

qui paraît suffisante pour expliquer les différentes apparences qu'offrent les régions alpines. En opposition à cette théorie, on assure qu'il n'y a dans les Alpes aucun vestige de l'action d'un feu souterrain. Mais M. Bakewell est convaincu que cela est une erreur. Depuis les environs de la source du Rhône jusqu'au pied du Petit-St.-Bernard, on ne connaît aucun rocher qui porte un caractère volcanique, à l'exception de quelques parties dans la vallée de Saass et dans le Valorsine, ce qui est même fort équivoque, comme nous l'avons déjà dit. "J'ai examiné," dit le même auteur, "différentes parties de la chaîne du côté nord des montagnes les plus élevées dans les Alpes, sur une ligne de cent vingt milles; et quoique je ne découvrisse dans les roches mêmes aucune indication de l'action du feu souterrain, je remarquai avec une extrême surprise le grand nombre des sources thermales qui sortent du pied des montagnes primitives, près de la jonction des couches de mica-ardoise, ou schiste noirâtre qui traverse ces couches, et des lits les plus bas de cette longue suite de lits calcaires dont est formée la chaîne extérieure des Alpes. Beaucoup de ces sources chaudes se trouvent sur le côté nord, et beaucoup d'autres aussi sur le côté sud: il est digne de remarque qu'elles aient été jusqu'à ce moment regardées comme des phénomènes isolés, et que leur position géologique n'ait pas été bien observée. Il est vrai que plusieurs de ces sources dans le Valais et dans la Savoie sont connues et fréquentées depuis long-temps; mais le plus grand nombre d'entre elles a été découvert depuis que Saussure a publié ses *Voyages dans les Alpes*, et il est probable que partout elles auraient été trouvées près de la jonction des rocs primaires et secondaires, si ce n'avait été les éboulemens qui les ont couvertes d'un monceau de ruines, ou si les torrens descendant des glaciers ne s'étaient mêlés avec elles, et n'avaient diminué leur température.—APPEND. p. 555.

LE SIMPLON.

" Qui non palazzi, non teatro, o loggia
 Ma'n loro vece un' abete, un faggio, un pino,
 Tra l'erba verde, e'l bel Monte Vicino
 Levan di terra al ciel nostr' intelletto."—PETRARC.

On peut assurer avec certitude qu'il n'y a rien, sans le secours des yeux, qui puisse donner à l'esprit une idée juste et exacte des merveilles qu'offre le passage du Simplon. Dans la hardiesse de son plan, dans la persévérance et l'habileté qu'on a déployées pour sa construction, le génie et la force de l'homme

paraissent avoir été portés au *ne plus ultra* de leur pouvoir, et la conception d'un ouvrage qui, dans les anciens temps, aurait été regardé comme inexécutable, n'est pas moins étonnante que son achèvement. C'est un du petit nombre des travaux humains, à la grandeur desquels l'imagination ne peut rien ajouter, et où les jugemens exagérés sont eux-mêmes justifiés par la réalité. C'était une entreprise que l'ambition la plus gigantesque pouvait seule concevoir, et qui ne pouvait être terminée que par la réunion de la science, de l'adresse, et d'une grande force d'esprit. Chaque voyageur peut répéter, en la voyant, ces mots de Guillard :—

“Voilà ce que peuvent l'industrie, l'audace et la persévérance !”

Différent des merveilles de l'antiquité, les pyramides ou la grande muraille de la Chine, qui sont à peu près le résultat d'un travail matériel dans lequel la nature passive n'offrait qu'une bien faible résistance aux opérations de l'art, le passage du Simplon est regardé comme le monument dont le génie de l'homme peut le plus s'enorgueillir parce que, continuellement en lutte contre les forces puissantes de la nature, la persévérance des travailleurs n'était point affaiblie par le péril qui les menaçait à chaque instant, et que les éboulemens de rochers ou la chute des avalanches venaient journellement menacer leur vie ou suspendre leurs opérations. De Brieg à Crevola, sur une distance de plus de sept lieues, les merveilles de cette route se succèdent avec une grande rapidité, et peuvent s'apprécier en détail ; mais elles portent un tel caractère de grandeur qu'il y a bien peu d'hommes, si vaste que soit leur esprit, qui puissent en saisir l'ensemble. Elles ont besoin d'être visitées plus d'une fois, pour pouvoir être vues et jugées comme il faut ; et plus on les considère, soit ensemble, soit séparément, plus on sent augmenter son étonnement en pensant aux moyens qu'on a dû employer, et aux obstacles qu'il a fallu surmonter. Les voyageurs, en général, passent si rapidement et avec tant de facilité de Suisse en Italie, et *vice versa*, que l'impression qui leur reste est faible et partielle ; et qu'à peine conservent-ils un peu de cet enthousiasme et de cette admiration, résultats de l'hommage spontané de ceux qui, dans ces preuves si étonnantes des ressources et de la capacité de l'esprit humain, trouvent un juste sujet de plaisir et d'orgueil. Sur chaque partie de cette route, les traits sublimes et imposans sous lesquels se manifeste la nature, sont multipliés à chaque pas, et il n'y a pas d'expressions qui puissent en donner l'idée. Plus de cinquante ponts,* de formes et de hauteurs diffé-

* Les ponts principaux sont ceux de la Saltine et de Crevola :—“Les deux plus considérables pour la hauteur, dit M. Céard, qui existent en France, et même parmi tous ceux qui ont été exécutés entre Sesto et Glitz, au nombre de 611, tant grands que petits, soit en granit, soit en bois. Les dessins de ces deux constructions remarquables se voient au relief du Simplon que j'ai fait et que j'ai livré au Ministère de l'intérieur, pour être mis sous les yeux de Napoléon. Mais,” continue M. Céard, “ce pauvre Simplon avait du malheur ! Un drôle, espèce de *gyppier*, qui travaillait à ce relief dans mon bureau à Genève, m'en

rentes, sont jetés entre des chaînes de montagnes fort escarpées, pour réunir des points entre lesquels aucune espèce de communication n'aurait été jugée possible. De nombreuses galeries, pratiquées au travers du granit, une foule d'aqueducs, la Grande Galerie, des murs pour soutenir et flanquer la route dans presque toute son étendue, des lieux de refuge pour les voyageurs, et une foule d'autres objets où se montrent également la difficulté du travail et la prévoyance, complètent cette vaste entreprise, et portent avec eux une idée de grandeur et de majesté qui écrase l'esprit humain.

La gloire d'avoir conçu et d'avoir exécuté cette vaste entreprise, plus difficile que les travaux d'Hercule, appartient à M. le Chevalier Céard.* Elle fut commencée par ordre de Buonaparte, après la bataille de Marengo, et terminée en 1805. Pendant trois années d'un travail continu, plus de trente mille hommes y furent employés. La route est d'une largeur suffisante pour que trois voitures puissent y passer de front. Elle abrège de cinquante lieues la distance entre Paris et Milan; et quoique, à certaines époques de l'année, elle soit encore exposée à des éboulemens et à des chutes d'avalanches, les plus grandes précautions ont été prises pour diminuer le danger, et empêcher les malheurs que ces accidens entraînent après eux. Mais, dans un cas pareil, les précautions humaines se trouvent souvent en défaut; et il n'y a pas long-temps qu'une famille anglaise, composée de cinq personnes, fut emportée par une avalanche, et engloutie dans un des abymes qui bordent la route. Au mois de mai 1811, huit personnes furent précipitées, par un accident semblable, dans le gouffre des Tavernettes. On a aussi parlé de malheurs pareils arrivés sur d'autres points: mais, dans ces dernières années, on n'a, fort heureusement, fait mention d'aucun.

Nous allons maintenant mettre sous les yeux de nos lecteurs un extrait de l'excellent Mémoire du docteur Johnson, sur ce passage remarquable:—"Lorsqu'on se rend de Glitz à Brieg, on commence à apercevoir le Simplon, à travers la gorge que laissent entre elles deux montagnes escarpées et couvertes de pins, le Glitz-horn et le Klennen. Elles sont boisées jusqu'aux deux tiers, et alors deviennent beaucoup plus raides, et n'offrent plus que quelques arbres épars çà et là, jusqu'à leurs cimes couronnées de neiges. La route se dirige d'abord du côté de la montagne de gauche, au milieu d'un bois épais de pins. On monte

escamota les principales dimensions, et en fabriqua pour lui un second qui fut envoyé à l'Empereur Alexandre qui le vit ainsi avant Napoléon! J'eus tellement d'inquiétude sur cet envoi clandestin, que j'en écrivis au ministre, pour en informer Buonaparte, qui répondit:—*Si l'Empereur Alexandre a le relief, moi j'ai le Simplon!*"

* Le lecteur, qui désirerait en savoir davantage sur ce sujet intéressant, peut consulter l'ouvrage de M. Céard, intitulé:—*Mémoire et Observations historiques et critiques sur la Route du Simplon, adressés à M. Dupin, Membre de l'Institut.* Paris. Goeury. Suivant lui, les travaux du Simplon durèrent six années, la route étant à peine praticable en 1805.—P. 34. Les premières opérations, dans le Valais, commencèrent le 9 février 1801.

alors avec peine pendant près de deux heures, mais en se dirigeant toujours vers la gorge, ou vallon étroit qui sépare cette montagne de celle qui lui est opposée, et dans le fond duquel un rapide torrent précipite et va jeter dans le Rhône ses eaux bouillonnantes. A chaque détour de cette route, la vallée du Rhône s'étend à la vue, et on aperçoit plus facilement le fleuve suivant dans la plaine son cours tortueux. Brieg, Naters, Viège, Tourtemagne, et plusieurs autres villes ou villages s'offrent successivement aux regards, et aussi distinctement que s'ils étaient à quelques milles de l'observateur ; tandis que la chaîne immense des Alpes, au côté nord du Valais, avec la Gemmi dans le centre, apparaît semblable à des nues moutonnées, mais dessinant d'une manière surprenante ses formes anguleuses. On peut découvrir à l'œil nu la foule des chalets, des cabanes et des hameaux, disséminés dans toutes les directions sur les hauteurs du côté nord du Valais ; tandis qu'avec le télescope, on voit facilement les mouvemens des hommes et des bestiaux. Enfin la route vient border un précipice formé par le Klennen sur la Saltine, et directement opposé au Glitz-horn qu'on voit à une portée de fusil. Ici la scène est sublime, et même effrayante. Il faut vraiment quelque courage pour considérer de sang-froid, entre le premier et le second refuge, les gouffres qui s'ouvrent, pour ainsi dire, sous les pieds, et dans le fond desquels le torrent roule en mugissant. La montagne opposée est si escarpée que les pins, sur sa surface, paraissent debout les uns sur les autres. Ici, et même plus loin, on a la vue la plus étendue du Valais, avec toutes ses montagnes couvertes de neiges : et le voyageur, quoique sa curiosité soit excitée par les spectacles qui vont se déployer à ses yeux, reste, pendant un moment, absorbé dans ses réflexions, en pensant au tableau affligeant qu'offre la nature humaine dans le Valais, que naguère il a visité ; et, ses regards s'arrêtant pour la dernière fois sur les cimes blanchâtres des montagnes de la Suisse, il poursuit sa route à travers les plaines fertiles de l'Italie !

“ Le chemin, depuis le second refuge jusqu'au pont qui traverse le Kanter, suit une ligne parfaitement horizontale, au-dessous du sommet effrayant du Klennen-horn, et le long d'un escarpement à pic dans lequel le passage a été pratiqué, après des travaux énormes et avec une rare habileté. Cette galerie, car on peut la nommer ainsi, règne pendant deux milles ; et ici on avait à vaincre la double difficulté de construire la route, et de la rendre durable. Si le passage du Simplon venait jamais à être fermé, ce serait là un des premiers endroits qui manqueraient. Tout ce côté de la montagne est une masse de rochers détachés, ou qui peuvent se détacher facilement, de toutes les dimensions, et qui sont mêlés çà et là avec les pins. Chaque avalanche, ou même la moindre pluie, mine ou détache une partie de cette masse qui, roulant dans la vallée avec une effrayante rapidité, abat, lorsqu'il ne lui arrive pas de passer par-dessus, les

terrasses préservatrices, et ravage la route elle-même. Un rocher, du poids de 2000 à 3000 livres, venait de se précipiter un moment avant notre arrivée, et il était resté sur la route, ce qui rendait le passage fort difficile pour les voitures, car il n'y avait guère qu'un pied d'intervalle entre la roue et le précipice. Après avoir passé le pont, d'où l'on jouit de la vue pittoresque et romantique de la vallée supérieure, et de celle qui est plus bas, nous gravâmes, en serpentant, la montagne opposée, au milieu d'une forêt de pins, de mélèzes et d'autres arbres, sur le bord d'effroyables précipices, ou au-dessous de cavernes magnifiques placées dans le roc, jusqu'à ce que nous arrivâmes à la partie nue et stérile du Simplon, tout près des neiges perpétuelles. Ici, le voyageur ne voit autour de lui que le spectacle de la désolation. Le pin ne trouve plus même sur le sol le peu de suc nécessaires à sa végétation : la vigoureuse, mais magnifique fleur des Alpes, cesse d'embellir ces solitudes inécultes : et les regards ne tombant que sur des neiges et des glaciers, sur des rochers brisés et des cataractes rugissantes, se reportent avec quelque adoucissement sur cet admirable monument du travail humain, sur la route elle-même, suspendue, pour ainsi dire, sur le bord des précipices, creusée dans le granit primitif, jetée sur les torrens, et traversant des voutes obscures, lugubres et humides, sous des masses de neiges et de glaces éternelles. Enfin, on arrive au sommet du Simplon ; on approche d'une habitation humaine et solitaire, et l'habitant de ces zones glacées, un soldat Piémontais, vient vous demander votre passeport, et mettre en même temps votre bourse à contribution. On paie, au surplus, cette taxe avec plaisir, depuis qu'elle sert à défrayer un HOSPICE spacieux,* semblable à celui du Grand-St.-Bernard, et destiné à offrir l'hospitalité, et à servir d'asyle aux voyageurs fatigués ou surpris par la nuit.

“ La descente, depuis cette barrière jusqu'à la Vallée du Simplon, serpente au milieu de rocs nus, escarpés et couverts de neige, et le voyageur n'est pas fâché de mettre le pied sur l'escalier glacé de l'Hôtel-de-la-Poste. Les malades ne s'arrêtent point ici, mais les personnes qui sont en bonne santé passent deux jours au Simplon, et se reposent dans cette espèce de nid d'aigles pour éprouver la différence qui existe entre l'air pur de la montagne et l'atmosphère méphitique du Valais.

“ La Vallée du Simplon, contre l'ordinaire, se rétrécit à mesure qu'elle descend,

* La Vue est prise de ce point, à une élévation de 6500 pieds. Dans l'endroit le plus bas de la gravure est la ville de Naters. Au-dessus sont les Alpes Bernoises, le Breithorn, la Yungfrau, et le Monch, dont les cimes sont couvertes de glaciers. Dans ces dix dernières années, il n'a été rien fait au nouvel Hospice, commencé par Napoléon, et qui devait avoir deux cents pieds de longueur, sur soixante-dix de largeur. Quinze personnes, religieux et domestiques, devaient habiter l'établissement, qui aurait été dirigé sur le modèle de celui du Grand-St.-Bernard.

et lorsqu'elle finit, on a des deux côtés des précipices d'une hauteur perpendiculaire, de quinze cents à deux mille pieds, et qui sont formés par le déchirement violent d'une montagne de granit, produit par un tremblement de terre ou par un volcan, long-temps avant la création de l'homme. Au travers de ce gouffre, ou de cette suite de gouffres, coule en rugissant le torrent du Doveria, formé par la jonction du Krumbach et de la Quirna. A ce point où les deux glaciers, ou plutôt où ces deux cataractes se réunissent, la route qui a d'abord suivi l'un et ensuite l'autre, s'enfonce dans le roc solide et disparaît. En sortant de cette sombre grotte, la route suit le torrent écumant du Doveria, tantôt taillée dans le granit d'un côté, tantôt, de l'autre côté, traversant le torrent et suivant le cours de ses eaux. Le voyageur surpris fait ainsi neuf à dix milles au milieu de ces scènes d'horreur et de désolation dont l'imagination peut à peine se former l'idée. Les rochers s'élèvent de chaque côté à une hauteur effrayante, et, dans quelques endroits, paraissent prêts de s'écrouler sur le voyageur, tandis que, de tous les points, des cascades se précipitent en nappes d'écume, le long de leurs flancs escarpés."

On doit remarquer, que, dans toute cette étendue, même dans les galeries creusées au milieu du granit, la route conserve toujours une largeur de vingt-cinq pieds, et que sa pente n'excède pas un pouce et demi sur six pieds environ, fait qui paraît à peine croyable, si l'on considère les obstacles qu'on avait à combattre. Au moyen de ces avantages, les voitures font chaque partie du chemin avec une vitesse uniforme, et, en général, sans avoir besoin d'enrayer. De tous les passages des Alpes, cette route est la seule qui soit praticable pour l'artillerie et pour les fourgons fortement chargés. Comme on craignait cependant qu'une somme de cinquante à quatre-vingt mille francs ne fût annuellement nécessaire pour les réparations, et que les avalanches, les torrens, les fragmens de rochers, et les tempêtes affreuses dont ces montagnes sont si souvent le théâtre, ne finissent par dégrader la route, ou même intercepter la communication, le roi de Sardaigne ordonna que quelques parties en fussent détruites. Néanmoins cet édit fut promptement révoqué. Des ouvriers furent postés le long de la ligne entière, et le passage ne fut point interrompu. A cette époque des causes naturelles avaient occasionné de grands dommages, et les voyageurs ne pouvaient plus passer. Deux années seulement après qu'il fut fini, le pont des Oësbach fut entièrement détruit par une avalanche.

La galerie de Gondo, ou la Grande Galerie, comme on l'appelle par excellence, est, en fait d'étendue, de situation et d'exécution, un phénomène dans l'histoire de l'art et des travaux humains, et surpasse tout ce que cet admirable passage offre de plus étonnant. Dix-huit mois d'un travail continuel, nuit et jour, fait

de chaque côté par des bandes de six mineurs qui se relayaient, furent nécessaires pour compléter l'excavation de près de six cents pieds au milieu du granit plein. L'ouvrage fut exécuté sur les plans fournis par les habiles ingénieurs, MM. Céard et Cournon, qui, pour faciliter la défense militaire de ce passage, lui firent suivre une ligne pleine de sinuosités, du côté où il n'y a pas un pouce qui ne soit occupé par le Doveria. Dans cet endroit, il se précipite dans un abyme d'une profondeur incroyable, miné par la cataracte de Frassinone, et par les rochers qui se détachent continuellement des flancs escarpés de cette terrible vallée, qui, dans le fait, n'est qu'un grand déchirement produit par une ancienne action volcanique, et qui se creuse chaque jour par l'action continuelle de torrens impétueux. A chaque extrémité de cette galerie, il y a un pont, qui, dans l'occasion, rendrait la défense plus sûre et plus facile. Lorsqu'on en sort, on s'arrête sur l'arche qui traverse le Frassinone, cataracte qu'on voit tomber d'une grande hauteur, et qui, cent pieds plus bas, se jette dans le Doveria. Il est impossible de contempler sans un sentiment profond de stupeur et d'admiration la scène qu'on a ici sous les yeux. "Elle offre peut-être," dit M. Brockedon, "l'assemblage le plus remarquable de ce qui peut donner l'idée du sublime, à un plus haut degré que tout ce que l'on trouve dans les Alpes. Je n'oublierai jamais," ajoute-t-il, "l'impression soudaine que produisit sur moi cette scène imposante, au moment où je sortis de la galerie."

M. Céard avait fortement recommandé que, pour rendre la défense de ce passage plus sûre, le pont du côté de la France fût fait en pierre, et en bois du côté de l'Italie ; mais on fit exactement le contraire. Les deux ouvertures latérales, par lesquelles la lumière entre dans la galerie, ont été pratiquées dans une triple intention, savoir : d'employer aux travaux six bandes de vingt mineurs chacune, au lieu de deux qui, autrement, auraient fait l'ouvrage ; de jeter dans un gouffre qui se trouve plus bas, les blocs et les débris des excavations ; et enfin, au moyen de ces jours, d'éclairer la galerie. En jetant les yeux par ces ouvertures, l'abyme sur lequel on domine et le torrent qui roule dans le fond, produisent un effet vraiment effrayant. Sur le rocher qui est vis-à-vis de l'une de ces ouvertures, on a gravé ces mots qui rappellent l'achèvement des travaux—
ÆRE ITALO. MDCCCV.

On peut se faire quelque idée de l'impression que devait éprouver l'étranger ou l'habitant des villages voisins, en se trouvant surpris par la nuit dans ces affreuses régions, durant le cours des travaux ; et quel était son effroi lorsque, en cherchant sa route avec peine au milieu de ces obscurs défilés, ses oreilles étaient soudainement frappées du bruit des marteaux, des ciseaux et des pioches, qui se mêlait avec les effroyables rugissemens du Doveria. Tandis que des groupes

de travailleurs, paraissant avoir quelque chose au-dessus de l'homme, et attachés, pour ainsi dire, au rocher, poursuivaient à la lueur des torches leur tâche Herculéenne ; le bruit des outils de mineurs, pareil à celui du tonnère, se répétait par des milliers d'échos résonnant dans les montagnes. " L'auteur d'un poème épique," dit M. Mallet, " aurait pu choisir ce lieu pour servir à son héros d'entrée dans les régions infernales."

Les efforts de toute espèce faits par les ingénieurs Italiens attachés à ces travaux, la partie la plus difficile de toute l'entreprise, efforts qui furent couronnés du plus brillant succès, sont dignes des plus grands éloges, et ont attaché le sceau de l'immortalité aux noms de Gianella et de Bossi. C'est un devoir doux à remplir d'en faire honneur à ceux à qui cet honneur est dû si justement, et de savoir, en quelque sorte, apprécier des travaux dont il n'y avait pas d'exemple jusqu'à ce jour. " Combien," dit Eustace, après avoir vu cette galerie, " elle paraît insignifiante si on la compare avec la grotte de Pausilippe, ou avec la porte de Salzbourg." Aux yeux de ceux qui, après avoir vu ces objets d'art et leur construction géologique, ont connu les circonstances particulières qui, s'opposant à leur exécution ou la facilitant, ont fait de l'une le triomphe de l'art sur la nature, et des autres, le résultat d'un simple travail matériel, une pareille opinion doit paraître trop absurde pour mériter d'être réfutée. On peut comparer la difficulté des deux côtés à celle qu'on éprouverait en voulant percer un chêne ou une pomme. " Au-delà," dit M. Eustace, " le Simplon est couvert de neiges perpétuelles, et il est remarquable par le passage de Buonaparte, avant la bataille de Marengo." Cela est une erreur ; car le passage en question a été effectué par la route du Grand-St.-Bernard.

En exprimant son admiration pour cette galerie, il n'est pas besoin, comme l'a très bien observé un écrivain anonyme, de s'abandonner à son imagination. L'éloignement de toute habitation humaine, la difficulté des communications, les dangers dont on était menacé par les avalanches, les précipices, les tempêtes et les torrens, toutes ces circonstances augmentent l'importance du travail, et ne doivent pas être oubliées quand on en contemple les résultats. Si un temple était élevé sur le sommet du Mont-Blanc, que penserait-on d'un voyageur qui se moquerait de son architecture, parce qu'elle n'égalerait pas en magnificence celle de St.-Pierre ?

Un peu au-dessous de Gondo, une petite chapelle indique l'extrême frontière du Valais. Le gouvernement de ce canton est démocratique, et l'évêque de Sion en est le magistrat en chef. Quoique son pouvoir ne ressemble point à celui d'un autre souverain, il jouit néanmoins des honneurs particuliers attachés à cette dignité ; il a seul le privilège de garder et d'habiter, quand il lui plaît, les

forteresses du pays. Seul il convoque les assemblées nationales qui se tiennent deux fois par an, ainsi que les diètes extraordinaires, quand il en est besoin. L'élection de l'évêque appartient au peuple, qui choisit sur quatre candidats présentés par chacun des sept cantons du Haut-Valais, et proposés par les chanoines de Sion. Le second magistrat est le capitaine-général: après lui, viennent le banneret, le trésorier et le chancelier. Ils rendent tous compte de leur administration aux députés des sept cantons, ou subdivisions, qui forment le conseil suprême. Le conseil a l'autorité législative, et prononce en dernier ressort dans toutes les questions d'intérêts public et privé.

“Lorsqu'on a traversé la solitude de Gondo,* et les défilés un peu moins sauvages d'Isella, la scène change graduellement. Les précipices commencent à perdre de leur perpendicularité, et leurs sommets se reculent et s'apploient; les gouffres sont moins sombres; des pins chétifs et solitaires se montraient seulement au bord des rochers; maintenant, on les voit en abondance; et enfin, la gorge s'élargissant de plus en plus, une scène magnifique, la vallée romantique de Fontana, se déploie aux regards. C'est là vraiment l'Italie! Ces vapeurs humides et glacées qui s'élevaient des abîmes disparaissent entièrement; l'air est embaumé de suaves et doux parfums; les côtes à gauche se montrent, par intervalles, couverts de vignes, de vergers, de jardins, de villages d'une blancheur éblouissante, et d'une foule de productions dues à la culture, dont l'ensemble forme un contraste frappant avec les rocs escarpés et gigantesques qu'on a encore sur la droite. Après qu'on s'est avancé de quelques milles au-delà du torrent écumeux du Doveria,† une autre vallée plus spacieuse se déploie aux regards, au village de Crevola, ‘une des plus belles,’ comme Eustace l'observe avec raison, ‘que renferment les solitudes des Alpes, ou que le pied du voyageur ait jamais foulées.’ C'est le Val d'Ossola.”

Le Dr. Johnson a décrit avec autant de force que d'originalité l'effet magique que ce magnifique tableau produit sur le voyageur, en se montrant tout à coup à ses yeux. “Le bien-être que moi et ma compagnie,” dit-il, “éprouvâmes en entrant pour la première fois sur ces belles plaines d'Italie, est impossible à exprimer; et je ne puis dire si ce bien-être était un résultat de la douceur et de la pureté

* Dans la vignette jointe au présent ouvrage, le lecteur pourra se faire une idée exacte de ce pauvre village et de son auberge. Avant que la grande route fût faite, les marchandises étaient transportées par mulet; et, dans les temps de tempêtes, une caravane d'une centaine de bêtes de somme était obligée de se réfugier ici, et d'y rester souvent pendant plusieurs jours. Deux barons, frères, étaient les propriétaires et seigneurs de ce triste endroit.

† C'est à l'entrée du Val Dovedro qu'en 1487 les Valaisans livrèrent bataille aux Milanais, et que les femmes de Duomo tirèrent une vengeance éclatante des premiers, pour les outrages qu'elles en avaient reçus.

de l'air, ou s'il était dû à cette transition soudaine des scènes d'une sublimité sauvage à celles d'une beauté romantique, de la stérilité à l'abondance, des effets effrayans des tremblemens de terre et des cataractes aux travaux paisibles de l'homme, de la solitude à la société, ou enfin à toutes ces causes réunies : l'imagination, et cette prompte association des idées qu'élevaient dans mon esprit des souvenirs classiques et les hauts faits de l'histoire, durent contribuer beaucoup à cet effet. J'ai connu des climats bien différens, et je les ai habités, mais jamais ils ne m'ont fait éprouver cette élasticité physique et morale que j'ai éprouvée, en allant de Crevola à Duomo d'Ossola. J'aspirais mille fois de toute la force de mes poumons, et toujours avec un nouveau délice, l'atmosphère embaumée de l'Italie. Après cet aveu, on ne dira pas que je sois descendu sur ces plaines veloutées du Latium, avec des préventions contre son climat."

Inaccessibles comme l'ont été jusqu'ici les régions Alpines qu'on vient de quitter, et inhospitalières, comme elles ont toujours dû le paraître aux visiteurs qui habitent un pays plus favorisé de la nature, ces contrées solitaires n'ont que quelques villages isolés, dont les habitans peu nombreux vivent à peine du produit de leurs troupeaux, des travaux auxquels on les emploie sur la route, de ce qu'ils reçoivent des voyageurs auxquels ils sont dans le cas d'être quelquefois utiles, et enfin de la culture maigre et tardive du seigle et des pommes de terre. Mais la végétation ne dépasse pas une certaine hauteur ; et, à l'élévation du village du Simplon, la nature ne produit ni fruits ni légumes qui puissent servir à la nourriture de l'homme. Et cependant les habitans, quoique sujets à tant de privations, sont aussi gais, aussi dispos, aussi heureux que leurs riches voisins. Ils parlent avec un enthousiasme patriotique de la beauté de leurs rochers natals, de la température piquante mais saine de leur climat ; et, au milieu de leurs précaires et chétifs repas, ils conservent encore cet esprit de contentement et de reconnaissance que n'inspirent pas toujours une profusion continue, ou même des ressources constantes. Dans les endroits où le pin même ne peut pas croître, le bois du rhododendron, la plus robuste et la plus belle plante des Alpes, leur fournit du chauffage ; et avec de si faibles moyens de supporter les rigueurs des huit mois d'hiver, ils conservent un degré de santé et de bonne humeur, qui les dédommage amplement de la privation d'objets essentiels. "Avez-vous jamais respiré, dans vos riches appartemens," leur fait dire Barthélemy dans un de ses ouvrages, "la fraîcheur de cet air qui se joue sous cette voute de verdure ? Et vos repas, quelquefois si somptueux, valent-ils ces jattes de lait qu'on vient de tirer ? Quel goût ne prêtent pas à nos alimens des travaux qu'il est si doux d'entreprendre, même dans les glaces de l'hiver ? dont il est si doux de se délasser, tantôt dans l'épaisseur des bois, tantôt auprès d'une flamme étincellante, nourrie par des

troncs d'arbres, au milieu de nos femmes et de nos enfans—objets toujours nouveaux de l'amour le plus tendre, et au mépris de ces vents impétueux qui grondent autour de nos retraites sans en troubler la tranquillité.”

Indépendamment de presque tous les quadrupèdes et oiseaux qu'on rencontre dans les plaines de la France et de l'Allemagne, il y en a plusieurs autres qui sont indigènes des Alpes; nommément le lynx,* le lièvre blanc, l'écureuil noir, le loir, le chamois, l'ours noir et fauve, spécialement dans les parties septentrionales des hautes Alpes; la mésange blanche, le Alpenfluevogel, et le grand aigle, connu sous le nom de lämmergheyer, qui a quatre pieds quatre pouces de long, neuf pieds d'envergure, et qui pèse de huit à quinze livres. Ce terrible oiseau attaque les chamois, les agneaux, les chevreaux, les veaux, &c.; et on en a vu un, dans les Grisons, assaillir un bœuf, et s'efforcer en vain, pendant quelques heures, de le précipiter du haut des rochers.

Les entomologistes, les botanistes, et les autres savans qui désirent faire des collections, doivent commencer leurs excursions dans les montagnes calcaires vers le mois de juin, et visiter au mois d'août les Alpes granitiques.

Une petite presse pour faire sécher les plantes convient beaucoup aux voyageurs dans les Alpes qui s'occupent aussi de l'étude de la botanique. Elle est indispensable pour toutes celles qui sont délicates. Mais quand on en est dépourvu, on peut la remplacer par un livre entre les feuillets duquel les plantes ou les fleurs peuvent être soigneusement placées. Quant à ceux qui se proposent de passer quelque temps dans les montagnes, et qui peuvent revenir tous les soirs à leur logement, une petite boîte en fer blanc atteindra presque aussi bien leur but; mais ils doivent avoir soin de la garnir de mousse fraîche, sur laquelle, pour conserver les plantes dans leur état naturel d'humidité, il faut de temps en temps jeter un peu d'eau.

Les minéralogistes ne peuvent rien choisir qui leur convienne mieux que l'appareil dont se servait le professeur Pictet, de Genève. Il consiste dans une ceinture en cuir, au côté gauche de laquelle est un étui en cuir également, pour placer un marteau. A droite est une poche qui contient un petit flacon d'acide, renfermé dans une boîte en bois, ainsi que tous les objets nécessaires pour avoir de la lumière. Cette ceinture forme la partie supérieure d'un tablier en cuir léger, qui peut descendre jusqu'au genou, ou être attaché au moyen de boutons sur les côtés, de manière à faire une espèce de grande poche horizontale, ouverte

* Un de ces animaux a été pris, il y a quelques années, sur le territoire de Saxe-Meiningen, et on peut le voir à au muséum, où on le conserve pour rappeler ce fait remarquable. Voyez l'ouvrage qui la pour titre: *Journal d'un Séjour en Allemagne*, dont l'auteur faisait partie de la suite de son Altesse royale le duc de Clarence.

par en haut, et soutenue dans le milieu par une courroie en cuir, dans la forme d'un Y renversé, dont les deux cordons sont fixés à la ceinture. La courroie qui soutient la poche, comme on vient de le dire, s'applique ou se plie sur le ceinturon dans lequel M. Pictet portait un baromètre. De cette manière, les minéraux recueillis, étant placés près du centre de gravité du corps, ne gênent que le moins possible le piéton. Il a continuellement ses échantillons sous les yeux ; et quand il lui convient d'en choisir de nouveaux à la place de ceux qu'il a d'abord ramassés, il le peut facilement. Par ce moyen, d'ailleurs, les pierres souffrent moins du frottement que lorsqu'elles sont transportées dans la poche. Des agraffes en acier et mobiles servent à attacher, sur un des côtés de la ceinture, un sextant de trois pouces de diamètre, instrument bien commode pour mesurer les angles, et qui donne avec certitude, non-seulement les degrés, mais même les minutes : de l'autre côté, on suspend à des agraffes un horison artificiel et un niveau d'eau pour mesurer les hauteurs. M. Pictet a fait en sorte que la boîte pour cet instrument ait la forme d'une table placée sur une espèce de pied, dont les branches ouvertes en triangle supportent le baromètre, et qui bien fermé, peut tenir lieu d'un bon bâton de voyage.

Quant à l'artiste ou à l'amateur qui désire enrichir son portefeuille des vues qu'offre la nature, ce qu'il y a de plus commode, c'est un grand cayer de papier in-octavo, bleu ou gris, un stilet en étain, qui est préférable au crayon de mine de plomb, parce qu'il ne demande aucune préparation pour faire un dessin : la sanguine ou les crayons qui servent ordinairement à dessiner le paysage, complètent à peu près tout le matériel dont il a besoin. Nous ne voulons pas donner ici de conseils à l'artiste qui a de l'expérience ; mais nous engagerons l'amateur à prendre sur le lieu même ses vues, et à ne jamais compter sur sa seule mémoire pour forcer, pour ainsi dire, la nature à se représenter à lui. Chaque soir, en revenant à son auberge, il fera bien de marquer davantage son dessin, en passant de l'encre de la Chine sur le trait au crayon. Il est sûr ainsi de l'exactitude de son travail, et il le fait avec plaisir ; de cette manière, le plus petit croquis de son portefeuille réveillera en lui des sensations et des souvenirs des Alpes, que ne pourront jamais remplacer les descriptions les plus brillantes et les plus animées. Le matin et le soir sont, sous le rapport de l'effet de la lumière, les momens où doivent être faites les esquisses. Les miroirs dépolis, noirs et convexes qu'on trouve chez Breitiger à Zurich, et dans d'autres principales villes, sont beaucoup employés par les artistes du pays. Par leur moyen, la lumière et les ombres, un paysage soit entier soit partiel, se trouvant ainsi réunis et concentrés sur un petit espace, les différentes parties de l'objet représenté s'offrent à la fois au crayon sous le même axe de vision, et en conservant toutes leurs pro-

portions relatives. Les personnes qui ne sont pas familières avec cet appareil se féliciteront beaucoup d'en faire l'acquisition, car il a le double avantage de rendre la peine moins grande et le travail plus exact.

Etant sortis de la Suisse par le Simplon, et nous proposant d'y rentrer par le célèbre passage du Splughen, après avoir dit quelques mots sur les lacs d'Italie, nous espérons que le lecteur trouvera que nous ne nous écartons pas trop de notre sujet, si nous nous étendons un peu sur les moyens employés et si bien calculés pour assurer la sécurité personnelle du voyageur, et pour augmenter le plaisir et la satisfaction qu'il éprouve dans ses excursions au milieu des hautes Alpes. Ces détails seront agréables à ceux qui auraient formé le projet de pareilles excursions. Une considération d'ailleurs nous engage à les donner ici, c'est qu'en repassant les Alpes, et en divisant notre attention entre les terribles évènements de l'histoire, et le caractère sublime de la scène que cette route déploie à nos regards, notre plume aura à s'occuper de matières plus importantes et d'un plus haut intérêt.

Les voyageurs dans les Alpes feraient très bien de prendre conseil des habitans, et de se conduire d'après leurs observations relativement aux changemens soudains de l'atmosphère, à la facilité des passages dans les montagnes, à la crainte ou à la sécurité que peuvent offrir les avalanches suivant leurs différentes formes, enfin à la saison et au moment où cet ensemble si effrayant à la vue, peut se visiter facilement et sans danger. On ne saurait trop recommander aux malades principalement d'être bien sur leurs gardes, d'éviter de s'exposer sur les points élevés pendant leurs promenades, et de tâcher que leur curiosité soit toujours tempérée par la prudence. En prenant de pareilles précautions, ils peuvent être certains qu'ils pourront jouir de tout ce qu'offre de remarquable le passage des Alpes.

Nous appellerons encore l'attention de nos hardis compatriotes sur les observations suivantes dont nous avons éprouvé la sagesse durant nos courses fréquentes dans les montagnes. Nous pensons que ces conseils seront très utiles à suivre dans des régions dont le piéton seul peut approcher pour jouir des scènes magnifiques qu'elles déploient.

Si le voyageur n'a pas l'habitude de la marche, il doit commencer par une petite excursion de deux à trois lieues, l'alonger d'une lieue le jour suivant, et ainsi de suite. De cette manière, il évitera de se fatiguer, et, au bout d'une semaine, il sentira avec autant de plaisir que de surprise combien cet usage modéré de ses forces a contribué à les augmenter. Lorsqu'il gravit les montagnes, qu'il observe bien les règles suivantes : commencer d'abord par un pas régulier et modéré : ainsi, sa respiration sera libre, la circulation du sang ne sera pas trop accélérée, et il pourra, sans trop se fatiguer, continuer à monter pendant plusieurs

heures. Les personnes qui ne sont pas habituées à voyager dans les montagnes, commencent à monter avec trop d'ardeur, ou alongent tellement leurs pas, qu'elles sont épuisées au bout d'une heure de pareils efforts, et qu'elles perdent en partie, sinon entièrement, le fruit qu'elles pourraient retirer de leur course. Toutes celles qui, arrivées au but, veulent avoir assez de force morale et physique pour jouir pleinement du spectacle qui les y attend, doivent prendre pour devise : *Festina lente!*

Toutes les fois que cela est possible, le voyageur doit choisir la matinée pour attaquer le revers occidental d'une montagne, et le soir pour en parcourir la partie opposée : il évite ainsi la réverbération de la lumière, et pendant la plus grande partie du jour, il continue à marcher, sans presque rien perdre de ses forces. Lorsqu'il doit traverser un défilé, ou une cime couverte de neige, il fera bien de partir de bonne heure, à quatre heures, par exemple, ou même plus tôt dans l'été : il marchera ainsi avec plus de sécurité, et ne sera pas exposé au danger qui résulte du déplacement de la neige échauffée par les rayons du soleil.

Les pins répandus de tous les côtés dans les Alpes servent d'indication sûre pour avertir du danger des avalanches. Tant que la neige dont leurs branches sont chargées n'est pas tombée, ce qui peut durer de deux à quatre jours, le danger est à craindre. La fréquence des avalanches est en proportion de la durée et de la force des chutes de neige ; mais le péril n'est jamais plus imminent qu'au commencement du dégel. Nous engagerons néanmoins le voyageur trop téméraire ou inexpérimenté, qui n'est pas forcé de traverser les hautes Alpes, de ne pas essayer de les passer avant qu'on ait annoncé la chute des avalanches d'hiver, et le rétablissement des communications. On remarquera aussi qu'après plusieurs jours de pluie, il faut être en garde contre une autre espèce d'avalanches, une des trois sortes dont nous avons déjà parlé, c'est à dire, contre la chute de gros quartiers des rochers qui bordent ou entourent les vallées, et qui obstruent la route et quelquefois même la détruisent. Dans ces occasions, il est indispensable de s'arrêter un peu ; et le voyageur qui songe à sa sûreté doit se laisser diriger, comme dans le cours de ses excursions, par l'expérience et les prudens calculs des guides du pays.

Il y a beaucoup d'inconvéniens et de gêne à voyager en nombreuse compagnie. Les différences d'âge, d'ardeur, de goût, de forces et de tempérament rendent ces réunions presque impossibles, chacun, suivant ses idées, ne s'occupant que des objets qui l'intéressent particulièrement : de manière que, par un contraste bizarre, on remarque dans une seule société, soit dans une même circonstance, soit à la vue d'un même spectacle, d'un côté, la fatigue, l'indifférence et l'apathie, de l'autre, l'activité, un vif intérêt et de l'enthousiasme. Nous nous rappelons deux

personnes riches et amies intimes, qui, dans un voyage de plaisir en Suisse, éprouvèrent dans la chapelle de Guillaume Tell des sensations si différentes que, tandis que l'une, dans un silence religieux, sentait ses yeux se mouiller de pleurs, l'autre faisait exactement le contraire, et se permettait, au milieu de cette enceinte sacrée, les railleries et les déclamations les plus ridicules. Toutes deux, cependant, étaient de bons et inséparables amis, mais sans aucune sympathie apparente, et voyageant avec les dispositions des deux philosophes de l'antiquité, Héraclite et Démocrite.

Il y a encore un autre grand inconvénient, auquel sont exposées, dans les cantons éloignés, les nombreuses sociétés de voyageurs, par le défaut d'auberges ou par le peu de commodités qu'on y trouve ; parce que, durant la saison des voyages, elles sont remplies de monde, et que ceux qui arrivent les derniers, et après une journée fatigante, sont accueillis froidement et sans empressement. Dans quelques occasions aussi, on est contraint de passer la nuit dans des endroits où il n'y a pas d'auberge, et les sociétés alors sont obligées d'aller demander l'hospitalité au ministre, ou curé, en épuisant le reste des provisions. Mais les réunions très nombreuses ont seules à redouter ces inconvénients ; celles qui n'excèdent pas trois personnes peuvent être tranquilles à cet égard, et commencer leur voyage sans crainte de s'exposer à de grandes privations.

Indépendamment des dangers plus ou moins probables qui accompagnent toujours le passage des Alpes, principalement de ceux qui planent, pour ainsi dire, sur la tête du voyageur, il en est un qui se présente quelquefois sous ses pas de la manière la plus effrayante ; c'est lorsque, marchant dans un sentier étroit, le long d'un précipice profond, il se trouve arrêté soudain et presque paralysé à la vue d'un gouffre ouvert à ses pieds. Ces accidens, qui se voient assez souvent, produisent sur les individus nerveux une sorte de paralysie morale, ou plutôt de fascination qui leur devient quelquefois fatale. Le triste sort du gentilhomme Saxon, dont nous avons déjà parlé, ainsi que d'autres accidens que nous pourrions citer, sont certainement le résultat de cette inexplicable fascination ; et le piéton est fortement susceptible d'éprouver cet effet, qui arrive fréquemment quand il monte, mais dont le danger est beaucoup plus grand quand il descend. Dans un des cas, il a le péril en face de lui, et il s'en approche ; dans l'autre, il s'en éloigne. Mais, dans les deux, les esprits les plus forts sont quelquefois ébranlés par les idées que font naître chez eux les objets qu'ils ont devant les yeux. Le seul remède alors, car de pareilles circonstances sont inévitables dans les Alpes, est, s'il est possible, de familiariser nos yeux avec les objets qui nous entourent, et d'attendre que l'affêt qu'ils produisent sur notre imagination ait disparu, et que nous puissions commander à notre esprit et à nos

sens. Mais tant qu'on n'est pas arrivé à cet état d'impassibilité, et que les regards du voyageur sont attirés et maîtrisés par le spectacle qui l'environne, il lui serait impossible de continuer sûrement ; et alors il doit se mettre en entier sous la direction de ses guides, ou cesser d'avancer, alternative qui, ainsi que nous l'avons déjà dit, n'est pas toujours sans danger. La rapidité et le sang-froid avec lesquels les guides du pays, surtout ceux de Thun et de Chamouni, franchissent un gouffre ou gravissent le long d'un précipice, sont, pour les personnes qui ont peu voyagé, un sujet continuel d'étonnement ; et ce n'est cependant que le résultat naturel de l'habitude qu'ils se sont faite de ces objets effrayans. Un Suisse sur le bord d'un précipice, et un marin au haut du mât d'un vaisseau de soixante-quatorze, n'éprouvent aucune des émotions qui agitent le spectateur, et ils n'ont rien à craindre par cela seul qu'ils ne craignent rien. L'agilité des paysans Suisses, dans ces occasions, a été décrite avec autant d'exactitude que de force par Walter Scott, dans *Anne de Geierstein*. Nous avons eu occasion d'observer, et nous avons entendu raconter beaucoup d'exemples de la froide hardiesse de nos jeunes compatriotes qui sont naturellement portés à braver les périls sans nécessité. C'est, cependant, une faible preuve d'un courage naturel que d'exposer à un danger inutile des jours qui appartiennent à la patrie, qui en font la force, et qu'on peut sacrifier beaucoup plus honorablement soit à son service, soit à défendre la belle cause de l'humanité. Qu'ils songent seulement que si leur sang-froid dans les dangers et les ressources qu'il leur offre pour les vaincre, sont passés en proverbe, ces grandes qualités, employées sans gloire, sont perdues pour eux ; et qu'il est beaucoup plus honorable de réserver son courage pour surmonter un péril imprévu, que d'en faire naître pour le braver. Nous avons fait ici cette digression, résultat des impressions fâcheuses que nous ont laissées quelques souvenirs, dans l'espérance que nos jeunes compatriotes, en de pareilles occasions, sauront unir aux grandes qualités qui les distinguent déjà, ces deux vertus si utiles, le courage et la prudence.*

Les étrangers sont souvent exposés dans les Alpes à se tromper lorsqu'ils calculent les distances, et à croire près d'eux un objet qui, réellement, se trouve à plusieurs lieues. Cette erreur vient de l'état de transparence et de raréfaction de l'atmosphère, et ne peut être corrigée que par du soin, de l'expérience, et de

* Nos remarques ne portent pas sur la hardiesse aventureuse de nos belles compatriotes : toutes les fois qu'au milieu des Alpes, elles se sont trouvées dans une position un peu dangereuse, il était du devoir de leurs galans chevaliers, au moins de les suivre, si même ils ne les guidaient pas. " Si nos mères et leurs filles tentent et accomplissent de pareils exploits, *quid non facient magistri?* " Il y a peu d'années, Lady C., dame douée de hautes qualités et d'un grand courage, a gravi le Mont-Blanc ; et sa gloire a surpassé celle même de M. de Saussure.

nombreuses observations. L'erreur la plus forte de ce genre que nous nous rappelions d'avoir faite, a eu lieu au passage des Apennins, en allant de Florence à Bologne, lorsque, ayant atteint un point isolé entre la dernière ville et Caviliajo, la vaste plaine de la Lombardie se déploya devant nous comme une carte de géographie, avec ses villes, ses bourgs, ses villages, ses rivières et ses ruisseaux d'un éclat argenté : tous ces objets étaient si bien dessinés, et leurs contours étaient si distincts, que nous pûmes à peine concilier cette proximité apparente avec la distance réelle qui nous en séparait. Les voyageurs, de même que les autres hommes, apprennent par l'expérience à se méfier de leurs premiers jugemens ; et ils éprouvent que la plus grande partie des objets vers lesquels ils sont attirés, et qui leur paraissent près d'eux et dignes d'être vus, sont néanmoins ou très éloignés, ou souvent même inaccessibles.

Dans ce que nous avons dit de Chamouni, nous avons fait connaître les dangers qu'on court en visitant sans précaution les glaciers. Nous nous contenterons ici de recommander aux voyageurs qui veulent les parcourir de se faire accompagner par les guides les plus expérimentés qui soient dans les environs, et de leur faire porter des cordes, des perches ou des échelles, qui, dans un cas de danger, offrent une prompte et excellente ressource. Ils ne doivent jamais précéder les guides ou s'en éloigner : ils doivent s'astreindre au contraire à ne pas s'écarter du plan de route qu'ils ont tracé, et à suivre avec l'attention la plus scrupuleuse les conseils et les avertissemens que leur expérience les met à même de donner. Après une chute de neige, qui, dans ces régions élevées, a lieu souvent au milieu de l'été, les fentes et crevasses de la glace étant cachées en partie, il y a un danger imminent à visiter les glaciers. Le même danger existe également pendant la chaleur du jour, quand, la neige devenant trop molle pour supporter le poids du corps, les imprudens enfoncent à chaque pas et courent le risque de périr en tombant dans un des gouffres nombreux dont le glacier est traversé. Que de tristes exemples de ce genre on pourrait citer ici !

On peut remédier facilement à l'effet douloureux que produit sur les yeux une longue marche sur la glace ou la neige, en se couvrant la figure d'un crêpe noir ou vert, précaution prise par tous ceux qui ont fait le voyage du Mont-Blanc, et employée ordinairement par les ouvriers qui travaillent au Simplon. Dans les vallées de la Suisse, la chaleur, pendant l'été, est quelquefois très forte et même insupportable. On ne peut éviter sûrement cet inconvénient qu'en s'arrêtant dans le milieu du jour, et en marchant dans les premières heures de la matinée et à la fraîcheur du soir. Pour apaiser la soif ardente qui tourmente si souvent le piéton dans ces vallées étouffantes, nous lui recommanderons l'usage des poudres ordinaires alcalines, qu'il pourra mêler avec un peu de cette eau pure et délicieuse

qui, dans ces lieux, jaillit de tous les côtés : cette boisson lui paraîtra un breuvage vraiment royal. Une petite tasse en cuir, qu'il aura dans la poche, sera pour lui, dans ces momens-là, aussi élégante et aussi commode qu'un gobelet d'argent. Il ne sera pas inutile néanmoins de lui rappeler qu'il ne doit pas boire ainsi quand la chaleur et la fatigue qu'il éprouve sont trop fortes, ou se reposer immédiatement après avoir bu. Qu'il n'oublie pas ce qui est arrivé au père Floridus qui, ayant chaud au milieu d'une promenade, but de cette boisson froide, et, au grand détriment du couvent d'Engelbert, en mourut. Il est vrai que des conjectures peu charitables ont été faites sur les ingrédients qu'il y avait fait entrer ; mais on ajoute qu'elles sont dues à quelque méchant Huguenot, et par conséquent, dans une question de cette importance, elles ne méritent aucun crédit. Quelques-uns disent que le bon moine avait négligé de mêler un peu de Kirschvasser dans sa boisson ; d'autres assurent, au contraire, qu'il en avait un peu trop mis, et que le fatal ingrédient n'était autre chose que du Kirschvasser. Quoi qu'il en soit, ce qui est certain, c'est que ce fut là le dernier coup que but le moine.

Indépendamment des excellentes précautions que nous venons d'indiquer, nous ajouterons encore que le voyageur à pied doit se munir d'un chapeau en paille ou d'un léger parapluie pour se préserver du soleil ; à la place du dernier, il peut avoir un manteau en soie gommée, qui est non-seulement un excellent préservatif dans les temps de pluie, mais qu'on trouve bien confortable dans les vents froids et pénétrants qui règnent dans les Alpes. Ces sortes de manteaux sont très légers, et ne coûtent guère que neuf à dix florins. Ceux qui parcourent les Alpes pour la première fois, et qui n'ont pas une forte santé, ne doivent pas négliger d'avoir avec eux un habillement chaud, pour en faire usage, quand cela est nécessaire. Le poids ordinaire que portent les guides est de trente-cinq à quarante livres, et même plus, de sorte que le voyageur peut avoir avec lui de quoi changer de vêtemens, et par conséquent se prémunir contre les variations soudaines du temps et de la température qui caractérisent ordinairement ces régions élevées. Indépendamment des articles dont nous venons de parler, il y en a quelques autres qui sont nécessaires pour l'équipement complet du voyageur ; mais comme les conseils que nous venons de lui donner occupent déjà assez de place, nous terminons en le renvoyant aux communications verbales de quelque conseiller expérimenté, et nous continuerons avec lui le voyage que nous avons entrepris.

Nous croyons avoir développé suffisamment jusqu'ici les motifs qui doivent engager le voyageur attentif aux bons conseils qu'on lui donne, à se tenir sur ses gardes contre les dangers auxquels il est quelquefois exposé. Nous allons

maintenant entamer un nouveau sujet, et faire connaissance avec ces cantons retirés où, ainsi que nous l'avons remarqué dans la première partie de cet ouvrage, les Suisses ont conservé leur physionomie originale et leur caractère primitif, et dans lesquels la valeur et le patriotisme que l'histoire et la tradition se sont plu à célébrer, forment encore le principe de vie des habitants: nous en appellerons ici avec eux à leur propre cœur; nous parlerons des exploits de leurs ancêtres, dont le récit fait battre le cœur; nous parcourrons leurs champs de bataille; nous partagerons leur enthousiasme patriotique; nous visiterons la chapelle de Guillaume Tell, et, contemplant le spectacle sublime qui nous entoure, nous cesserons de nous étonner que tant de milliers d'hommes y aient puisé des inspirations, et qu'il aient senti leur cœur battre dans des lieux où de grandes actions ont fondé la liberté, et donné au sol de la Suisse un caractère sacré.

CANTON DU TESSIN, OU DE TICINO.

" Here beauty and primeval nature dwell :
 Ever-green forests—fountains ever clear—
 Haunts of the fabled muse—how shall I tell
 The transport ye inspire in stranger's ear !"

DE Ponte Crevola, qui termine le passage du Simplon, on passe successivement par Domo d'Ossola, Villa, Vogogna; et, à Baveno, on s'embarque sur les eaux limpides du Lac Majeur. Nous n'arrêterons pas le lecteur par une description minutieuse de ce lac magnifique, et des palais qui, pareils à ceux qu'élevaient les magiciens, se montrent à sa surface, et qui, déployant de toutes parts les merveilles de l'art réunies à celles de la nature, rappellent à l'esprit du spectateur les beautés classiques des jardins d'Armide et de ceux des Hespérides. La vue de ce lac, lorsqu'on quitte les îles pour rentrer dans la confédération, à Brissago, offre le véritable caractère de l'Italie, et cette délicieuse magnificence qui présente le contraste le plus remarquable qu'on puisse imaginer avec les scènes de grandeur et de désolation qu'on vient de quitter. Le long de ses bords romantiques et élevés sont semés avec profusion des villes, des villages, des maisons de campagne, des couvens, des églises, des rocs couronnés de châteaux, et tout cet ensemble offre un tableau d'une beauté qu'aucune autre partie de l'Italie ne peut égaler. Des forêts de chataigniers ombragent de leur épais feuillage les flancs des montagnes qui entourent le lac, et leur teinte que rembrunissent les étés